

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Tribunaux de poche

Suzanne Jacob

Number 311, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80451ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jacob, S. (2016). Tribunaux de poche. *Liberté*, (311), 5–6.

Tous droits réservés © Suzanne Jacob, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

SUZANNE JACOB

PRÉLÈVEMENTS

Tribunaux de poche

L'avènement des cours de justice culturelles.

ON ÉTAIT à trois semaines de l'élection fédérale du 19 octobre. La Cour d'appel canadienne avait jeté un os à moelle sous forme de niqab entre les mâchoires des candidats et des électeurs et le pays tout entier s'adonnait au mâchouillage de l'os sans parvenir à en extirper la moelle. Les bibliothèques provinciales québécoises avaient reçu, directement de l'Arabie saoudite, un paquet-cadeau contenant un Coran et trois livres d'apologie de la justice qui fouette. La NASA avait confirmé la présence sur Mars d'eau liquide sous forme de sels hydratés. Monsieur Dutrisac s'était enquis auprès de l'expert chargé d'expliquer la nature d'une telle eau si, du coup, on n'avait pas aussi trouvé du bacon sur la planète rouge. Non, on n'en avait pas trouvé. Dommage, avait conclu monsieur Dutrisac, parce qu'aujourd'hui, là où il n'y a pas de bacon, il y a de la guerre. Donc, il y a de la guerre sur Mars. Ça m'a fait du bien quand j'ai allumé. Bacon, donc porc, c'est le lien.

De la fumée ayant été retrouvée, on avait évacué l'aéroport à Dorval, et j'avais imaginé que la fumée avait été retrouvée grâce à une nouvelle application intelligente de « retrouveur de fumée », plus sophistiquée que les simples détecteurs. Tous les bulletins de nouvelles se concluaient par un topo sur les Blue Jays de Toronto (un club de baseball). Le documentaire d'Avi Lewis inspiré du livre de Naomi Klein, *Tout peut changer*, était enfin arrivé à Ex-Centris et nous étions quelques-uns à avoir assisté à l'affrontement des justices culturelles en Alberta, au Montana, en Inde, en Grèce, en Allemagne. Nous en étions sortis très verts et courageux. L'automne flamboyait dans nos arbres. C'est le moment qu'a choisi Agnès pour débarquer au Québec avec ses potes, quatre médecins (deux hommes, deux femmes, deux noirs, une blanche, une rousse) qui revenaient de

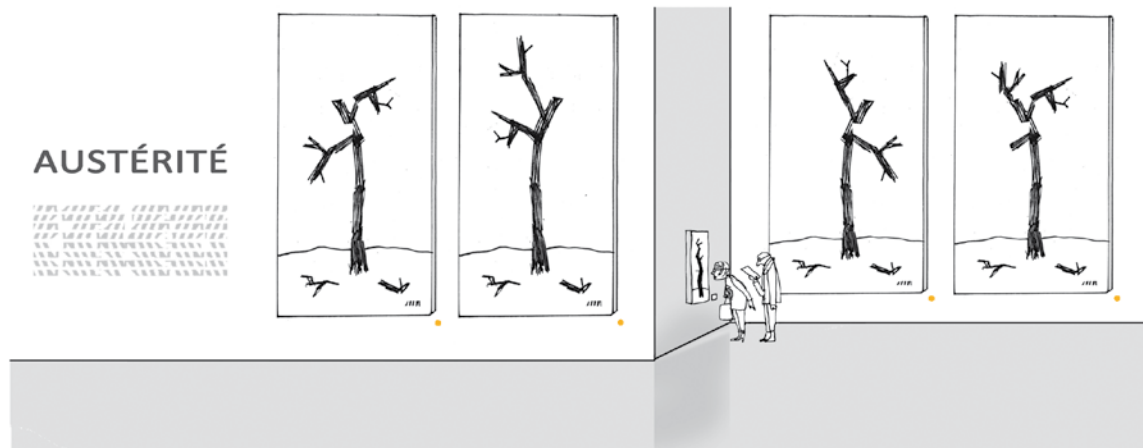
quelques mois de mission au Mali et qui n'auraient pas été fâchés de prendre un bain de neige. Agnès : « Toutes les femmes médecins qui ont travaillé là-bas te le diraient. Sous le niqab et la burqa, nous trouvons du rachitisme et de l'ostéoporose précoce dus au manque de vitamine D. Tout le monde le sait. C'est documenté autant que les bordels d'enfants, et tout le reste. Que tout le monde le sache ne change rien à rien. On transporte chacun son petit tribunal de poche, tu vois, où on essaie de se faire une idée de la juridiction sous laquelle on doit pratiquer. Où que tu ailles, où que tu te trouves, dans le bled le plus perdu, tu trouves une nouvelle justice culturelle qui freine ton travail ou qui le neutralise tout simplement. Et lorsque tu rentres de mission, tu seras évalué par un nouveau tribunal soumis à une autre justice culturelle qui t'enjoindra de ne pas faire de vagues au nom d'une autre justice culturelle, suivez mon regard. »

Agnès partie voir les couleurs avec ses potes, j'ai fait les courses, absorbée par cette affaire de tribunal portable qu'on trimballe avec soi, par l'idée de ces petites cours de justice personnelle qui ne désemplissent pas, où on joue tous les rôles à la fois. C'était trop dense. J'avais le sentiment que nous étions tous des êtres pleins comme des œufs et je cherchais à savoir s'il y avait une chambre à air dans ma propre coquille. Il fallait qu'il y en ait une. J'ai été distraite

« Que tout le monde le sache ne change rien à rien. On transporte chacun son petit tribunal de poche où on essaie de se faire une idée de la juridiction sous laquelle on doit pratiquer. »

par une équipe de trois jeunes peintres qui achevaient à toute vitesse une splendide murale aux abords de la ruelle qui court de la rue Bernard à la rue Saint-Viateur, derrière l'avenue du Parc. Un banc de poissons rutilant fait la vague au sein d'un océan de bleu intense. Ah, ce serait revigorant au creux de l'hiver ! J'ai poursuivi ma route pendant que les peintres se hâtaient de terminer leur œuvre.

Le lendemain, c'était enfin la veille de l'élection fédérale. Le matin, il a neigé. J'ai aperçu un photographe qui était posté sur un muret en face de la nouvelle murale. Je me suis approchée pour revoir l'œuvre terminée. L'océan était barré par un texte à l'impératif écrit en noir : « Crois au D.eu Éternel / Honore D.eu Éternel / Sauvegarde la vie humaine / Respecte les relations familiales / Respecte la



— Celui-ci ?
— T'as vu le prix ?

propriété d'autrui / Respecte les créatures vivantes / Établis des cours de justice / Qui concrétisent ces lois. » C'était signé Zreyllis. Le photographe m'a demandé si je connaissais l'auteur. « De la murale ou du texte? — De la murale, je n'ai pas lu le texte. — Ça pourrait vous donner une idée de l'auteur. » Je lui ai lu le texte. Ça ne l'allumait pas. « Qui souhaite établir des cours de justice par ici? » ai-je demandé au photographe. Il a réfléchi un bon moment. Il a dit : « Moi. Quand on voit ce que valent celles qu'on a, c'est normal de vouloir en établir d'autres. » J'étais estomaquée. Je lui ai dit que j'allais réfléchir à ça pendant quelques semaines. Il m'a répondu qu'il ne voyait pas du tout comment j'allais pouvoir passer quelques semaines à régler une pareille évidence.

Certains changements ont pour stratégie de neutraliser les synapses du champ de la conscience avant de passer à l'action. C'est la stratégie de certaines maladies dégénératives du système nerveux comme la chorée de Huntington. C'est aussi la stratégie des faiseurs d'oléoducs. Ce que signifie cette neutralisation des synapses utiles à la conscience, il faut en avoir fait l'expérience *sur le terrain* pour mesurer le pouvoir qu'a cette stratégie de rendre fous les *aidants naturels* dont les synapses n'ont pas été neutralisées. Il ne s'agit plus de déni ou de dénégation que tu pourrais dévisser avec un vilebrequin. Pas du tout. Il n'y a plus de signal dans le tiroir idoine. Avec l'Alzheimer, on est nombreuses maintenant à avoir fait l'expérience du terrain avant qu'aucun neurologue ne se soit jamais pointé dans les réunions d'aidantes naturelles pour nous expliquer la stratégie de la maladie. Il est bien possible aussi qu'on soit tous plus ou moins atteints, à force de confier à nos Navigateurs la capacité de notre cerveau à se grouiller les synapses. C'est vrai qu'il y a un fameux leurre. Nos Navigateurs nous donnent le sentiment de jouir d'une rapidité intellectuelle qu'on ne savait pas posséder, et cela, juste au moment où on en est dépossédé. Convaincus que la mémoire des Nuages nous appartient, on y gagne un sentiment de possession totale. On passe devant une murale, on la photographie, on envoie la photo dans les Nuages et on fait circuler la maladie des

cours de justice *culturelles* qui concrétiseront la loi qui fouette. Allez, ne charrions pas, ne boudons pas le plaisir de la récolte d'amis.

Il me reste à évoquer l'affaire Patsy, qui relève d'une diversité de petites cours de justice individuelles et culturelles. Patsy avait fait un testament biologique en bonne et due forme. Elle a fait un AVC alors qu'elle était à environ trente kilomètres de l'hôpital où elle a été finalement transportée. Elle a été rapidement conduite en salle d'opération. La paralysie avait alors gagné toute la parole, mais pas encore la main et le bras gauches. De sa main encore libre et avec des grognements de *bête*, elle a tenté de signaler qu'elle ne souhaitait pas être opérée, qu'elle était tout à fait consciente que son moment *naturel* était venu. Pour appuyer sa demande, elle a arraché de son bras toutes les aiguilles déjà insérées. On a donc dû, comment dites-vous?, *contentionner* Patsy. Malheureusement pour elle, non seulement son testament biologique était introuvable dans son sac à main, mais le langage non verbal n'était pas, à l'époque, il y a deux ans, connu ou reconnu par les trépaneurs et les retrépaneurs qui ont donc rallongé la vie naturelle de Patsy de trois semaines avant de s'incliner devant la stérilité de leurs interventions. Il aurait fallu que Patsy se soit fait tatouer son testament biologique sur la tête en autant de langues qu'il en apparaît sur ma boîte de thé Earl Grey. Elle aurait pu alors, de sa main toujours saine et une fois la tête rasée en vue de l'intervention, donner à lire ces tatouages. Mais je suis loin d'être persuadée qu'elle n'aurait pas quand même été charcutée par un analphabète *culturel* qui aurait fait toute sa formation de chirurgien en pratique 3D et qui n'aurait jamais eu l'occasion de lire un testament biologique sur le crâne réel d'une femme rasée.

En continuant de tenter de découvrir s'il y a dans mon cerveau une petite chambre à air comme dans les œufs, j'ai découvert que, plus un œuf est âgé, plus sa chambre à air est grande. Je ne suis pas certaine que ça m'arrange. L

Suzanne Jacob est écrivaine.